

Diocèse de Tournai

Session de formation permanente

Mardi 6 mars 2018

Sept sacrements de la réconciliation ?

Les sacrements dans la perspective d'une théologie de la réconciliation

Il y a quelques années, la pastorale familiale du diocèse de Cambrai me demande d'intervenir lors d'une rencontre de personnes qui vivent séparation, divorce, remariage. Ils ont choisi comme thème : se réconcilier avec soi-même, les autres, Dieu. A les entendre, me vient immédiatement à l'esprit la phrase de Paul : « Laissez-vous réconcilier avec Dieu » (2 Co 5, 20) et je me demande, et puis je leur glisse délicatement, s'il ne faut pas renverser la perspective. En christianisme, la réconciliation, c'est la réponse à une offre (on dit même une grâce), mais n'est-ce pas toujours ainsi ? De fait, cette riche journée de rencontre était émaillée de témoignages et plusieurs ont raconté comment ils avaient été invités, pro-voqués, con-voqués, à des gestes de réconciliation, par exemple par les enfants d'un nouveau couple qui demandaient une réconciliation avec ceux de l'ancien. D'une certaine façon, n'est-ce pas toujours (ou presque toujours) l'offensé qui est le mieux placé pour prendre l'initiative (Je dois reconnaître que j'ai trouvé cela chez B. Sesboüé, mais je le retrouve de fait dans mon expérience) ? N'est-on pas d'emblée, au plan anthropologique comme au plan théologique, dans l'ordre de l'offre gratuite, de la grâce et non simplement dans celui de la morale ? Ne peut-on pas parler du mystère de la communion, de la rupture, de la réconciliation. Il s'agit de réalités vitales, qui nous concernent au plus haut point et qui en même temps, nous dépassent, ne serait-ce que parce qu'on ne peut pas se réconcilier tout seul. Et cela vient à nous par des signes, des gestes, quelques mots. Et cela prend corps entre nous : « Vite, apportez la plus belle robe et habillez-le... ». On touche là à la fois au cœur de l'humain et au cœur de l'Évangile, au cœur du mystère de la foi.

Ce n'est pas pour rien que des thèmes comme péché, rémission, pardon, rédemption, auxquels celui de réconciliation est étroitement articulé, sont omniprésents dans l'Écriture et dans la Tradition. Au cœur de l'annonce évangélique, du kérygme chrétien, il y a la rémission des péchés : *Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures* (1 Co 15, 3). Et c'est bien pour cela qu'elle est aussi présente au cœur du repas du Seigneur en lien étroit avec l'Alliance nouvelle : *Ceci est la coupe de l'Alliance nouvelle et éternelle, qui sera versé pour vous et pour la multitude en rémission des péchés*. Le pardon des péchés tient une place considérable et même centrale dans l'Évangile : *pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre autorité pour pardonner les péchés* (Mc 2, 10). Au moins quatre des sept sacrements sont des sacrements de la réconciliation pour le pardon des péchés : baptême, eucharistie, pénitence, onction des malades, mais je me demande s'ils ne le sont pas tous, c'est en tout cas ce que

je voudrais suggérer. Plus largement du reste, le pardon des péchés est évoqué dans toutes les grandes célébrations chrétiennes, je pense notamment aux funérailles.

Il y a pourtant un profond malaise à propos de ces thèmes. Un fort soupçon est porté sur eux, le soupçon d'avoir empêché de bien vivre et il est dès lors très difficile de les réhabiliter ou de manifester qu'il y a de quoi le faire. Et cela ne touche pas seulement une classe de Bobos, très présents dans les médias, qui ont des comptes à régler avec tout ce qui est déclaré judéo-chrétien, cela est très présent chez les chrétiens eux-mêmes dont certains ont réellement souffert et ont été marqués par un culpabilisme portant notamment sur tout ce qui pouvait relever du plaisir. Il faut toutefois être attentif au fait que ceci touche surtout des générations assez âgées très présentes dans les églises et infiniment moins les générations plus jeunes qui souffrent parfois plutôt d'un manque de repères.

Parmi les chrétiens d'un certain âge qui éprouvent ce malaise, il y a de nombreux pasteurs. Dès lors, beaucoup n'hésitent pas à transformer, voire à remplacer ou même à éliminer les mots ou les rites de la Tradition à ce propos. C'est à tel point que dans les années soixante-septante, on a assez largement présenté un christianisme *conçu sans péché* que Jean Yanne avait caricaturé dans son film *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil*, expression attribuée à Jésus. Parfois, même en 2018, on n'est pas si loin de la caricature tant on est peu à l'aise avec péché, rédemption, rémission et encore davantage démon ou Satan. Je connais une communauté où on a remplacé *Seigneur, je ne suis pas digne ...* par *Seigneur, je suis digne !* Dernièrement, j'ai entendu remplacer le *en rémission des péchés* du récit de l'Institution par une formule plus positive, plus douce. J'avoue que, même si cela, je ne le ferais pas, je prononce rarement le mot Satan pourtant présent modérément dans le rituel du baptême et ce, alors que j'estime que ce n'est pas dénué de sens. Mais je n'irais pas jusqu'à éliminer la très belle prière d'exorcisme tellement réaliste qu'un prêtre âgé reprochait récemment à un plus jeune de réciter.

Il est donc important et je crois essentiel, de retravailler ces thématiques. Et l'entrée par la réconciliation est une bonne entrée d'abord parce qu'elle incite à remettre les choses dans l'ordre. Le péché n'est pas au commencement (en ce sens, il n'est pas originel). Ce qui est originel, c'est l'alliance que Dieu offre aux humains dès la création. La parole créatrice est une parole d'alliance qui demeure toujours offerte. Mais, c'est un fait, le péché est entré dans le monde et l'homme y a sa part même s'il a été tenté par l'énigmatique serpent-démon. L'humain a plusieurs fois rompu l'alliance, mais celle-ci n'a jamais été que distendue car Dieu ne cesse de chercher l'homme qui s'est éloigné (*Adam où es-tu ?*). Toute la trame du récit biblique pris comme un ensemble montre Dieu à la recherche de l'homme qui a péché. Cette grande narration multiforme ne se lance pas dans une explication, mais raconte une réaction au péché et donc exposer le mal commis devant Dieu et l'appeler *péché*, c'est l'exposer à cette réaction dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'y a pas à en avoir peur car la réaction de Dieu au péché, c'est une offre de réconciliation. Toute la dramatique du péché est ainsi englobée dans l'offre d'alliance sans cesse ré-offerte, dans l'offre d'une réconciliation.

Evidemment, certains mots, certaines images et même certaines symboliques sont devenus lourds d'un passé culpabilisateur et moralisateur pas toujours dépassé. Encore que !... un aumônier de prison me racontait comment, à son étonnement, des détenus utilisaient

le vocabulaire de la rédemption et du rachat comme porteur d'une espérance. Mais *réconciliation* a l'avantage de ne pas être empoussiéré et pourtant d'être bel et bien biblique et indissociable du reste de la thématique du péché et de sa rémission. Il est sans doute une clé féconde pour retrouver la pertinence et la vérité de l'Évangile de la rémission des péchés et des gestes sacramentels qui nous l'offrent.

I. Pourquoi parler ici sacrements ?

Tout simplement d'abord parce que la réalité de la réconciliation touche quasi nécessairement au corps, se joue dans une rencontre des corps : on pleure, on s'embrasse, on trinque aux retrouvailles... Et cela n'est pas absent de la réconciliation avec Dieu : on pleure, on tombe à genoux... Avec la réconciliation, on est aussi d'emblée dans le registre du symbole au sens le plus concret du terme où l'on se reconnaît en rassemblant une poterie dont chacun a emporté un morceau. C'est aussi l'opposition entre *sum-bollos*, ce qui jette, met ensemble, et *dia-bollos*, ce qui divise, le diable. Ceci juste pour dire, dès cette brève introduction, que la sacramentalité est sans doute un haut lieu de la réconciliation.

Je le mettrai en évidence de trois façons. D'abord en suggérant un déplacement de questionnement et de langage. Ensuite en manifestant le caractère central de la sacramentalité en christianisme. Enfin en m'arrêtant à l'Église approchée comme sacrement de la communion et donc de la réconciliation.

1. Un déplacement essentiel

Ici, je repars de l'ensemble de la thématique, à la fois importante et difficile, de la rémission des péchés. Lorsque l'on considère la manière dont il en est question dans la Bible, on est conduit à deux déplacements majeurs que la théologie occidentale a beaucoup trop peu intégrés jusqu'à récemment. Il y a sur ces réalités un point de vue propre de la foi qui n'est pas celui de la philosophie ou de la psychologie qui parlent également et légitimement, du mal, de la culpabilité... Il a des caractéristiques propres qui sont peu banales.

Un premier déplacement concerne la question posée à propos du mal. La philosophie pose la question *unde malum* ? La Bible demande plutôt *comment en sortir* ? C'est cette question qui doit être au centre de la théologie à propos du mal et du péché. Il y a certes des éléments concernant l'origine du mal dans notre Tradition, mais ce n'est pas là sa première et principale préoccupation (et c'est bien d'une sortie du mal, du péché qu'il est question dans les sacrements).

En lien avec ce premier déplacement, il faut aussi noter et intégrer un déplacement qui concerne le type de discours, un déplacement de l'explication à la narration. Le langage narratif de la Genèse ou celui des paraboles en Luc 15 par exemple permet de replacer le mal et le péché en particulier dans une intrigue qui est avant tout une intrigue de salut. L'approche biblique du mal et du péché est, au sens propre, une approche dramatique et la théologie, si elle doit effectuer un travail d'intelligence, doit intégrer dans ce travail le caractère narratif du langage premier de la révélation. Le drame ici raconté commence par une création résolument bonne, le mal y survient comme un accident et son origine est pour une part énigmatique,

Dieu y intervient comme celui qui vient renouer et renouer sans se lasser, même s'il est aussi celui qui juge et qui châtie et, surtout il conduit l'histoire vers une fin heureuse, une récapitulation, une réconciliation. La narration fait aussi place à l'incompréhension de l'homme aux prises avec le mal et le péché et à son cri vers Dieu. C'est dire qu'elle constitue une approche très complexe de l'énigme du mal et du péché et surtout spécifique. En fait, les sacrements se situent et nous situent dans cette dramatique. Ils font mémoire de la Pâque de Jésus en laquelle la réconciliation est acquise une fois pour toutes, ils la rendent présente et efficacement présente pour nous aujourd'hui et ils insèrent nos histoires de rupture et de réconciliation dans cette histoire sainte qui ouvre sur l'avenir dernier, eschatologique.

2. Le christianisme est tout entier sacramentel

Les sept sacrements sont à comprendre en relation avec la manière dont Dieu se communique à nous en Jésus, c'est-à-dire dans la chair de notre humanité. Et cela, c'est le cœur même du christianisme dont on pourrait dire en quelque sorte que la sacramentalité le marque de part en part. La sacramentalité chrétienne n'indique pas tant l'inaccessibilité d'un sacré ou les seuls moyens d'y accéder qu'elle n'ouvre à un mystère qui vient toucher l'humain et le faire vivre. Le langage des sacrements est en lui-même initiatique en ce qu'il fait signe, il indique la profondeur des choses et invite à s'y ouvrir et à s'y risquer. Le sacré biblique et donc celui des sacrements se nomme plus justement sainteté. Seul Dieu est saint, mais il donne de participer à sa sainteté et c'est ce qu'opèrent à leur place les sacrements. Et cette sainteté est communion et se fait offre de réconciliation.

La sacramentalité chrétienne ne livre rien de ce qu'elle est sans son lien au Christ, sacrement de la rencontre de Dieu (Titre d'un ouvrage d'E. Schillebeeckx). Le Christ Jésus dans son existence d'homme, dans sa chair, son corps, est lui-même le sacrement qui ouvre aux hommes la rencontre de Dieu, il est dans sa chair l'accomplissement de la manière dont Dieu vient à l'homme. La structure sacramentelle fondamentale est donnée dans le *mystère* de l'incarnation, le mystère qui révèle la grandeur insoupçonnée de l'humain puisque celui-ci est rendu capable d'être habité par Dieu. Le récit de l'Annonciation met en œuvre la structure sacramentelle essentielle : la Parole dite à Marie par l'ange de Dieu révèle que l'Esprit Saint peut faire du corps de cette femme, le corps duquel naîtra le Fils du Très Haut. Et cette Parole s'accomplit lorsqu'elle est accueillie par Marie dans la foi. Ce récit est à la charnière du Christ sacrement et de l'Eglise sacrement puisque Marie y représente l'Eglise. L'Eglise d'ailleurs naîtra elle aussi du don de l'Esprit Saint à une communauté d'hommes rendue capable de porter la Bonne Nouvelle jusqu'aux extrémités de la terre.

La sacramentalité se situe donc au point de rencontre de Dieu et de l'homme, en ce mystère de l'incarnation où, par l'action de son Esprit, Dieu vient habiter l'humain. Concrètement, elle s'exprime dans une ritualité. Et cette ritualité contribue à faire du corps, de la chair, tant des individus que de l'humanité comme telle, le lieu où Dieu se manifeste et habite. C'est pourquoi on parle du corps du Christ, mais aussi du corps de chaque chrétien et encore du corps qu'est l'Eglise, comme d'un temple. Ce ne sont cependant pas les rites en tant que tels qui relient au Christ. C'est à l'écoute d'une Parole reçue dans la foi et sous l'action de l'Esprit Saint, que ces rites inscrivent dans nos corps la nouvelle relation à Dieu qui s'est jouée et donnée dans

le corps du Christ mort et ressuscité. Et c'est ainsi que la réconciliation vient s'offrir à nous comme une grâce et prend corps dans l'histoire de nos vies, des vies liées à celles d'autres humains et même à celle du cosmos.

3. L'Église sacrement

Le lien entre le Christ sacrement de notre réconciliation et l'Église apparaît lorsque, du côté ouvert du crucifié coulent l'eau et le sang qui donnent la vie. « C'est du côté du Christ endormi sur la croix qu'est né 'l'admirable sacrement de l'église tout entière' » déclare la Constitution de Vatican II sur la liturgie (n° 5). Dès le début de l'importante Constitution sur l'Église, Vatican II présente celle-ci comme étant « dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain » (n°1). Le concile y revient plusieurs fois et notamment dans la Constitution pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps car c'est ce qui en définit le mieux la mission et l'apport pour tous les hommes.

Ce dont l'Église est sacrement touche directement à la réconciliation puisqu'il s'agit d'une double communion qui touche aux deux aspects décisifs de la réalisation de la destinée humaine. Qui suis-je devant le mystère de Dieu ? Rien ? Un pur produit du hasard ? Suis-je en présence d'un juge qui me condamne ? En nous ouvrant par rapport à Dieu la possibilité d'une relation filiale d'une extraordinaire intimité, le Christ touche à une question constitutive de l'être humain et il l'ouvre à nouveau au-delà de toutes les ruptures. Quant à l'unité de tout le genre humain, c'est à la fois une espérance et une nécessité en même temps vitales et difficilement accessibles. Ce n'est en rien une question étroitement religieuse ou ecclésiastique.

La question de la communion possible avec Dieu et entre les humains est au cœur de l'être même de l'Église et de sa mission. Et cette mission d'être sacrement, signe et moyen, de communion est inséparablement mission de réconciliation. C'est d'ailleurs pour cela que le Ressuscité donne l'Esprit à ceux qu'il envoie comme le Père l'a envoyé : « Il souffla sur eux et leur dit : *Recevez l'Esprit Saint ; ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis. Ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.* » (Jn 20, 22.23)

Ceci touche à ce qui est le plus essentiel dans une vie humaine. On est au cœur du plus spécifiquement chrétien et pourtant quelque chose peut en être entendu par quiconque. Ce qui s'offre là, c'est un chemin d'humanité dont on peut percevoir le bien-fondé même en dehors de la foi. C'est pourquoi l'Église doit et peut en témoigner même et peut-être surtout devant des assemblées composites au sein desquelles se célèbrent fréquemment des sacrements, le baptême notamment et des sacramentaux comme les funérailles. L'homélie des funérailles de Johnny était de ce point de vue un modèle. En substance, elle disait que la filiation divine inscrite au baptême de cet homme en manifestait en vérité la destinée de communion avec Dieu à travers et au-delà de tous les aléas d'une existence.

II. Au fil des sept sacrements ... de la réconciliation

Venons-en maintenant, enfin, à mon hypothèse qui propose de considérer les sept sacrements comme des sacrements de la réconciliation.

Repartons de ce que nous avons déjà remarqué : entre nous et aussi avec Dieu, ne peut-on pas dire que la réconciliation se joue toujours au corps dans un certain e(E)sprit ? Cela devrait déjà suffire pour que nous regardions comment elle s'accomplit dans les sacrements. Mais regardons d'abord comment Dieu accomplit cette réconciliation dans ce sacrement fondamental qu'est le Christ. Celui qui est le sacrement de la rencontre de Dieu est forcément, au vu des ruptures qui sont advenues, sacrement de la réconciliation. Et ici, c'est la figure de l'Agneau qui porte et enlève, qui enlève en portant le péché du monde, qu'il nous faut contempler. On ne peut pas éviter cette figure et encore moins la remplacer. Elle ne se comprend qu'au sein d'un immense récit de libération et d'alliance sans cesse renouée et elle joue dans le registre du symbolique. Ces deux caractéristiques devraient nous inciter à nous y arrêter même si un regard superficiel peut la faire trouver étrange. En son Christ, Dieu rejoint l'homme là où le péché l'a enfermé, l'a coupé de ses relations. En Jean 8, à la fin du chapitre qui commence par le récit de la femme prise en adultère, Jésus se retrouve à la place de la femme qu'on voulait lapider : « Alors, ils ramassèrent des pierres pour les lancer contre lui... » (Jn 8, 59). Et Paul aura l'audace de dire : « Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a, pour nous, identifié au péché, afin que, par lui, nous devenions justice de Dieu. » (2 Co 5, 21). C'est en s'approchant jusqu'à éprouver dans sa propre chair l'abandon que provoque la rupture de la communion que l'Agneau porte, prend par la main et relève ceux qui se sentent abandonnés des hommes et de Dieu. Et l'Église a reçu la mission essentielle d'offrir par le même chemin que l'Agneau, le pardon et donc la réconciliation au nom de Dieu : « Comme le Père m'a envoyé, à mon tour, je vous envoie » (Jn 20, 21) dit Jésus au moment où il confie à ses disciples la rémission des péchés.

Entrons dans un rapide parcours des différents sacrements. Je reprends la structure du catéchisme de l'Église catholique qui regroupe ainsi les sacrements : les trois sacrements de l'initiation chrétienne, les sacrements de guérison et ceux du service de la communion. Cette structure par elle-même met déjà en évidence qu'il s'agit là de réconciliation. Je ne ferai que des suggestions que je voudrais à la fois théologiques et pastorales et qui ne trouveront leur sens qu'articulées à l'ensemble de cette session.

1. Les sacrements de l'initiation chrétienne

D'une certaine façon, il est évident que l'ensemble de l'initiation chrétienne marque le passage du règne du péché au Royaume de Dieu et ouvre de la sorte sur des relations réconciliées avec Dieu et inséparablement avec les frères (c'est l'entrée dans la communion de l'Église). « Par le baptême, en sa mort, nous avons donc été ensevelis avec lui, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous menions nous aussi une vie nouvelle. » (Rm 6, 4) On le perçoit nettement au fil des étapes du catéchuménat et en particulier lors des scrutins. Les vieux chrétiens dont je fais partie ont spontanément peur d'en rajouter dans la culpabilisation, mais je constate que les catéchumènes ne le vivent pas ainsi. Il y a chez eux un vif désir de marcher réellement avec le Christ dans une nouveauté de vie et cette conversion qui sort de la fatalité des puissances de mort, ils saisissent qu'il est bon de la demander à Dieu

plutôt que de s'en remettre à leurs propres efforts. Chacun des scrutins est placé tout entier sous un des grands évangiles de carême : la samaritaine, l'aveugle-né, la résurrection de Lazare. On est au plus loin de la moralisation. On est clairement dans une dynamique de sortie et de libération de nos tombeaux qui ouvre sur des relations nouvelles, réconciliées.

Cette dynamique risque d'apparaître moins nettement lorsqu'il s'agit des baptêmes des petits enfants, baptêmes qui restent majoritaires. Tout nous pousse, notamment les parents, à en faire des célébrations de l'innocence de l'enfant. Dans nos sociétés, la tentation de l'innocence touche particulièrement le regard sur l'enfant. Dès lors, il y a une tendance à gommer que le baptême est descente avec le Christ dans la mort et tout ce qu'elle symbolise pour en remonter avec lui libéré des puissances de mort, du péché. La symbolique de l'eau, en particulier, n'est pas simplement une symbolique de vie, elle est à la fois symbolique de mort et de renaissance et c'est ce qui en fait la force. Dès le moment où les baptêmes de petits enfants sont devenus majoritaires, on s'est posé la question de savoir de quel péché ils étaient libérés puisque le baptême est de manière essentielle passage du règne de la mort et du péché au Royaume de Dieu. Et c'est dans ce contexte que s'élabore la doctrine du péché originel avec ses ambiguïtés, mais aussi sa vérité. En fait, les parents sentent très bien que l'être humain qu'ils ont mis au monde est tout à la fois une merveille, une promesse et une source d'inquiétude car il est plongé dans un monde lui aussi tout à la fois beau et dangereux et la tentation d'en explorer le côté sombre l'habitera. La prière de délivrance que le vieux prêtre recommandait de ne pas prononcer est magnifique de vérité : « ... Tu sais que cet enfant sera tenté par les mensonges de ce monde et devra résister à Satan ... Arrache-le au pouvoir des ténèbres ; donne-lui la force du Christ et garde le tout au long de sa vie... » (*Rituel du baptême des petits enfants*).

L'onction d'Esprit Saint qui vient confirmer le baptême en faisant une fois pour toutes du baptisé un autre Christ, équipe pour les combats de la vie. Comme pour Jésus, l'existence du baptisé est marquée par la tentation, mais elle est surtout marquée pour toujours par la victoire du Christ sur la fatalité du Mal. L'offre permanente d'une réconciliation est véritablement inscrite en celui qui est passé par les eaux du baptême.

N'empêche qu'il s'agira de nourrir et de renouveler au fil des jours la réconciliation déjà offerte et c'est pourquoi le troisième sacrement de l'initiation est régulièrement renouvelé. Avant le sacrement de pénitence et de réconciliation, l'eucharistie est pour la rémission des péchés, pour le renouvellement de ce qui a été donné au baptême. Elle n'est donc pas le gentil repas convivial, le barbecue dominical des bobos cathos. Comme aussi dans le geste du lavement des pieds, c'est sa mort avec la portée qu'il lui donne en acceptant d'être librement livré que Jésus joue là. Cette mort est dès lors libératrice et réconciliatrice, et c'est pour cela que nous pouvons l'annoncer comme une bonne nouvelle, Mais elle l'est à travers quel itinéraire et dans une totale incompréhension des plus proches. Lorsque nous refaisons ces gestes en mémorial de la Pâque de Jésus, nous sommes à la fois rejoints par lui dans les lieux de mort où nos vies s'enlisent parfois et renouvelés dans une communion à ce corps et à ce sang en lesquels s'ouvrent une résurrection, une alliance nouvelle. Les paroles sur la coupe sont d'une grande intensité, elles sont remplies d'allusions à des récits marquants de l'Ancien Testament et aux paroles des prophètes. A mes yeux, la question n'est pas de les rendre accessibles, voire acceptables, par un vocabulaire plus adapté, mais d'en retrouver et d'en faire

goûter toute la richesse et cela passe par l'entrée dans une histoire. Ainsi, dans la répétition des eucharisties au jour de la résurrection, nos histoires personnelles et collectives s'insèrent dans la longue histoire de l'alliance inaugurée dans la parole créatrice et scellée dans la Pâque de Jésus. Dans ce que l'on désigne du mot très juste de communion, nous sommes réconciliés avec nos histoires comme le furent Zachée, ou la femme surprise en adultère ou le brigand crucifié, eux que Jésus a réconciliés en les réintroduisant dans la communion avec Dieu et avec son peuple.

2. Les sacrements de guérison

J'attire votre attention sur le fait que ces deux sacrements touchent à des réalités qu'aujourd'hui, dans notre culture en tout cas, on se voile volontiers. L'Évangile annonce un au-delà de ces réalités sans en minimiser la gravité, leur capacité à abîmer, à tuer et en les affrontant. Sans cela, il n'y a pas de vraie réconciliation.

Le sacrement qui porte le nom de réconciliation a mis du temps à émerger tant était grande la conviction du caractère décisif du baptême comme passage de la mort à la vie. La mission confiée à l'Église de remettre les péchés a longtemps été comprise comme concernant le baptême. Mais la conscience de l'Église qu'elle avait aussi mission de renouveler cette rémission et réconciliation est extrêmement précieuse pour nous. C'est que la *mode déculpabilisatrice* n'a pas effacé la culpabilité, peut-être même au contraire ! Et cela va de pair avec un accablement, un fatalisme devant le mal et son excès (par exemple le sentiment, parfois peu fondé, que tout va de pire en pire). Les rites pénitentiels de l'Église et notamment le sacrement de la réconciliation, visent d'abord à renouveler en nous la confiance alors même que nous pouvons éprouver le sentiment de ne pas pouvoir en sortir (du mal). Je pense à ce détenu qui, à la fin d'une messe me disait : « Je sais que Dieu me pardonne, mais je ne parviens pas à me pardonner moi-même ». Nous avons vraiment besoin de ces rites alors que « depuis bientôt un demi-siècle les anciennes pratiques pénitentielles de l'Église ont disparu, laissant flotter, souvent sans secours ni recours, notre sentiment de faillibilité et de culpabilité »¹. Le sacrement de la réconciliation est devenu pour beaucoup au moins difficile à pratiquer et pourtant, il est infiniment précieux. Je crois qu'il souffre pour une part, d'être trop centré sur l'aveu. L'aveu pourtant n'est pas sans importance et un aveu qui porte sur des actes et non sur une déclaration générale qui supposerait, même sans que nous nous en rendions compte, que nous sommes pécheurs alors que nous avons seulement commis tel ou tel péché. Mais de toute façon, l'aveu n'est pas l'essentiel et il doit se faire à la lumière de la Parole d'alliance et de miséricorde. Il faudrait toujours écouter d'abord la Parole comme le prévoit d'ailleurs le rituel. Ce sacrement ne doit pas non plus être confondu avec l'accompagnement spirituel. Cette différence n'est pas toujours simple à gérer notamment quand des jeunes y recourent car ils ont peu l'occasion de vider leur cœur en toute confiance et sous le regard de Dieu. Mais il ne faut pas perdre de vue que le sacrement existe pour s'entendre déclarer de la part de Dieu, la réalité du pardon. Et cela, c'est éminemment précieux. Lorsque l'on rencontre des personnes qui, non seulement se considèrent comme condamnées par elles-mêmes et par autrui, mais aussi par Dieu, on mesure combien il est précieux de pouvoir leur déclarer, sur base

¹ Ch. THEOBALD, « Accéder... », p.57.

de la Parole du Christ et donc en y croyant : « Va, Dieu ne te condamne pas. Tu es délié de ton péché. » C'est ainsi que Jésus délie la femme surprise en adultère. C'est toute la pertinence de la parole sacramentelle qui déclare la réalité du pardon de Dieu pour quelqu'un qui se reconnaît pécheur. Mais ce pouvoir-là qui se cristallise – heureusement – dans le sacrement n'y est pas limité, il est et doit être inscrit dans toute la sacramentalité de l'Eglise. Lytta Basset parle très bien, en théologienne protestante, de la place du pardon dans la vie de l'Eglise. Elle évoque la parole de Jésus à Pierre en Mt 16,19 et écrit : « C'est toute l'Eglise qui est fondée sur cette parole (...) Il n'y a pas d'Eglise sans cette base comme fondement du pardon des offenses, c'est-à-dire le pouvoir exercé entre humains de lâcher au nom de Dieu ce qui est de l'ordre de la faute... » Tout en soulignant que cela concerne tous les membres de l'Eglise, elle ajoute : « J'aime bien personnellement ce côté déclaratif dans le sacrement catholique mais alors en l'étendant à chacun(e) qui, à ce moment, est investi(e) de ce pouvoir que le Christ lui-même a révélé en lui. »²

L'onction des malades associe guérison et pardon comme le fait très souvent l'Écriture et même l'Évangile (cf. la guérison du paralytique). Cette association nous laisse perplexes et à juste titre si nous la comprenons de façon causale : le péché cause de la maladie et de la mort. Mais qu'il s'agisse de la maladie, de la mort, du péché, on est là aux prises avec des réalités qui tiennent en échec le dessein d'alliance de Dieu. Les liens entre elles sont du reste assez complexes. Le Bienheureux évêque martyr Romero disait à propos de certaines violences : *nous voyons que le péché peut être mortel*. En même temps, les grands signes du Royaume posés par Jésus et confiés à ses disciples, ce sont les guérisons et les expulsions des démons : « Sors de cet homme, esprit impur » ; « je le veux, sois purifié » ; « Lève-toi et marche » ; « Tes péchés sont pardonnés » ... Ces paroles-là sont le cœur de l'Évangile, sont l'Évangile et il n'est pas banal de les prononcer pour quelqu'un que la maladie détruit et coupe des autres d'une manière ou d'une autre. Et il est encore moins banal de les prononcer en touchant le malade comme le fait si souvent Jésus ou comme le fait pour Jésus la femme de Béthanie en vue de son ensevelissement. Là, une réconciliation s'effectue. La personne malade a toute sa place dans l'Église et cela ne lui est pas seulement signifié à elle mais aussi à l'Église par le sacrement. Cette communion-réconciliation est particulièrement palpable à Lourdes.

3. Les sacrements du service de la communion

On pourrait affirmer que le sacrement de mariage est par excellence le sacrement de l'alliance, mais comme je considère (et je crois) qu'ils le sont tous, je dirai qu'il l'est d'une manière particulière. Ici, ce sont des personnes qui sont sacrements, plus précisément, c'est l'alliance d'un homme et d'une femme qui est sacrement de l'alliance que Dieu noue avec l'humanité. Ce sacrement prend corps dans l'histoire concrète d'un couple qui n'est jamais une histoire linéaire et qui ne peut donc être une histoire d'alliance qu'en devenant histoire de pardon et de réconciliation. Ce n'est pas une perfection morale sans faille qui est le signe, le sacrement de la fidélité de Dieu à son alliance mais le chemin toujours forcément sinueux d'une fidélité qui se tisse et se retisse dans l'expérience d'un amour donné et redonné. Il est essentiel de l'évoquer dans une célébration de mariage. On ne peut pas ne pas évoquer les échecs de la fidélité et

² L. BASSET, *Laisser aller le mal subi*, dans *Les cahiers de Paraboles*, N° 17, janvier 2003, p. 17 et 18.

le pardon à accueillir de Dieu et à se donner mutuellement. L'Église d'Occident a trop peu intégré à propos du mariage la dimension de miséricorde et de réconciliation toujours nécessaires et toujours offertes quelles que soient les situations. Cette attitude a de fait porté des personnes à se sentir exclues de l'alliance sans pouvoir bénéficier d'une réconciliation. Quelle grâce que l'audace du Pape François qui a invité l'Église à un long discernement synodal sur ces réalités. Je cite juste ce petit passage significatif d'*Amoris laetitia* : « Il s'agit d'intégrer tout le monde, on doit aider chacun à trouver sa propre manière de faire partie de la communauté ecclésiale, pour qu'il se sente objet d'une miséricorde "imméritée, inconditionnelle et gratuite". Personne ne peut être condamné pour toujours, parce que ce n'est pas la logique de l'Évangile ! Je ne me réfère pas seulement aux divorcés engagés dans une nouvelle union, mais à tous, en quelque situation qu'ils se trouvent. » (N° 297) Cette façon de regarder l'offre d'alliance de Dieu comme une offre qui cherche sans relâche à intégrer dans cette alliance même, et sans doute surtout, ceux qui s'en sont éloignés a suscité et suscite toujours des réactions analogues à celles du fils aîné de la parabole. C'est le scandale des justes qui déclenche la série des trois paraboles de la miséricorde au chapitre 15 de Luc : « Les publicains et les pécheurs s'approchaient tous de Jésus pour l'écouter. Les pharisiens et les scribes murmuraient ; ils disaient : *Cet homme fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux.* » En fait, la miséricorde du père de la parabole est la plus haute justice. « Cette miséricorde de Dieu, écrit W. Kasper, conduit l'homme à se voir lui-même en toute vérité »³. C'est la portée de l'interpellation que Jésus adresse à ceux qui lui présentent la femme adultère : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette le premier la pierre ». Cela veut-il dire que la *bonne conduite* devient mauvaise et qu'il faut devenir un bandit pour goûter la grâce que Dieu offre ? On sent bien, dans les évangiles, que la bonne conduite peut rendre aveugle, tandis que la misère morale peut rendre plus ouvert au don gratuit de Dieu. C'est un avertissement pour les fils aînés. Leur mission est bien moins de défendre la morale que de témoigner de l'offre de miséricorde qui seule rend les aînés comme les cadets enfants du Père. Peut-être que le mariage est un des hauts lieux où cela peut s'éprouver.

Ceux qui ont reçu le sacrement de l'ordre pour exercer d'une manière ou d'une autre le ministère de la réconciliation ne peuvent pas se comporter comme le fils aîné de la parabole. Une condition *sine qua non* pour être un vrai ministre de la réconciliation, c'est de s'en savoir redevable soi-même. Cela vaut du reste de toute l'Église qui a reçu l'Esprit pour la rémission des péchés. C'est parce qu'elle se sait elle-même bénéficiaire de la miséricorde, parce qu'elle sait que la communion dont elle vit est une réconciliation, qu'elle peut être le sacrement de cette réconciliation au sein de l'humanité et de son histoire. Pour les ministres, le ministère de la réconciliation ne peut pas être seulement ponctuel car il est au cœur et même le cœur de la charité pastorale. Je ne développe pas, mais j'attire l'attention sur ceci : il y a aujourd'hui une vraie actualité et pertinence du sacrement de réconciliation. Spécialement dans sa forme individuelle, ce qui n'exclut pas la forme plus communautaire. Il y a en effet de nos jours un grand besoin de pouvoir déposer en confiance ce qui mine une conscience et enferme dans la conviction d'être condamnable et condamné. Dans ce contexte, c'est une immense délivrance

³ W. KASPER, *La Miséricorde. Notion fondamentale de l'Évangile. Clé de la vie chrétienne (Theologia)*, Ed. des Béatitudes, 2015, p. 76. Ce petit ouvrage vaut le détour.

d'entendre déclarer en vérité le pardon de Dieu. Il est essentiel de manifester que ce sacrement existe toujours et que ceux qui en sont les ministres sont disponibles pour le célébrer.

Deux réflexions de conclusion

Pour que la célébration des sacrements touche les personnes et les ouvre à la grâce de la réconciliation, il est essentiel de commencer par écouter en profondeur. Écouter comment les gens parlent des relations, des ruptures, des réconciliations car c'est la trame de leur vie en même temps que c'est la trame de l'histoire de Dieu avec les humains. Je pense aux préparations de mariage où il est tellement important d'être attentif aux relations qui se vivent dans les familles et qui réjouiront ou feront très mal un jour de fête. C'est une question au moins aussi importante que la multitude de celles qui figurent dans le nouveau dossier ! La célébration des funérailles demande aussi une grande attention à ce qui se vit comme rupture et comme réconciliation. C'est parfois très fort et cela mérite d'être intégré dans une célébration au moins autant que la musique préférée du défunt !

Je terminerai avec ce principe cher au Pape François : *le temps est supérieur à l'espace*. Par rapport aux sacrements, l'Église n'est pas d'abord celle qui les administre. Que de papiers et de registres à remplir ! C'est sans doute inévitable, mais c'est si souvent perçu comme une volonté de contrôle des sacrements et des personnes qui les demandent. En célébrant les sacrements, l'Église ouvre de la part de Dieu un avenir et elle le fait dans la mémoire vivante de ce qui s'est accompli dans la Pâque de Jésus. Et cela vient toucher l'histoire de personnes en quête de réconciliation et la relier à cette grande et sainte histoire. Là, la réconciliation est reçue réellement, aujourd'hui, en même temps qu'elle demeure inachevée et ouverte à cette récapitulation où Dieu sera tout en tous.

Paul Scolas